

**ARGUMENT :**

"À l'heure où la sécularisation semble avoir achevé son oeuvre, beaucoup se demandent « A quoi bon célébrer ? ». Au-delà de cette formulation lapidaire se profilent de profondes questions théologiques et existentielles. Les mots de notre liturgie disent-ils encore quelque chose ? Nos gestes ne sont-ils pas périmés, incompréhensibles. Si la foi de l'Église n'a d'autre tradition que l'éternelle nouveauté du Christ, alors il est indispensable d'entrer dans une réflexion juste et équilibrée. Entre le double refus d'un repli identitaire et d'une fuite en avant, il nous faut poser le bon diagnostic pour formuler les propositions heureuses et féconde pour notre vie chrétienne".

**Conférence du Père Louis-Marie CHAUVET  
Institut supérieur de théologie de Nice Sophia-Antipolis  
10 octobre 2015**

**Dans notre société hyper sécularisée, faut-il encore célébrer ?**

Voilà une question posée par bien des gens aujourd'hui. Posée d'ailleurs le plus souvent moins de manière théorique que de manière pratique, donc indirecte : on ne voit pas bien ce que aller à la messe le dimanche peut vouloir dire... Ma réponse à cette question est évidemment positive. Non seulement donc elle consiste en un « oui », mais ce « oui » s'accompagne d'un « bien sûr » qui en accentue l'intensité ! Ce « bien sûr » est même d'ailleurs d'autant plus évident que notre société est précisément « hyper sécularisée »... Célébrer, plus précisément : célébrer le Christ en son mystère pascal, comme on dit en jargon théologique, n'est-ce pas insuffler à cette société ce supplément d'âme dont, comme on le reconnaît souvent, elle est en déficit ?

Mais cela n'est pas simple pour autant... Il faut dépasser deux types de tentation opposés :

a- D'abord, la tentation du **repli identitaire**.

Pour se rassurer, on fait dans le conservatisme « rétro »..., en se disant généralement que si nos églises se vident peu à peu, cela est dû à un « relâchement », à du « laxisme », à une porosité trop importante entre le christianisme et la société ambiante, éventuellement même (mais ceci est généralement entendu de manière très feutrée, en raison évidemment des enjeux...) au concile Vatican II « qui est quand même allé trop loin », etc... Bref, il s'agit de reprendre les choses en mains : « on va voir ce que l'on va voir... ! » En fait, cette posture, que l'on a vu apparaître depuis une bonne vingtaine d'années, a montré sa faiblesse : on n'a, en effet, rien vu du tout... Et on n'a rien vu, parce que l'analyse (si l'on peut même parler d'analyse) est fautive. Et elle est fautive parce qu'elle est très idéologique...

On peut le comprendre : à l'inverse des forces dynamiques dans l'Église lors du Concile dont le point de départ était « trop d'Église », « trop de rites », « trop de doctrine » et qui avait donc besoin d'ouvrir les fenêtres sur le monde (l'aggiornamento de Jean XXIII), la génération des années 90 part plutôt d'un désert religieux et éprouve par conséquent le besoin de « plus d'Église », « plus de rites », « plus de doctrine »... La génération du concile avait ouvert les fenêtres, mais aussi les portes, et elle avait même parfois comme renversé les murs... Quelques décennies plus tard, le courant est plutôt inverse : on reconstruit des murs par besoin de retrouver une identité, au risque d'oublier de pratiquer des ouvertures suffisamment larges dans ces murs... On peut donc facilement comprendre le relatif succès du « rétro » en liturgie... Mais cela est sans

avenir : la « pratique dominicale » (pour nous restreindre à ce critère) ne cesse de diminuer...

b- A l'inverse, existe aujourd'hui la tentation de la **fuite en avant**. Cette tentation à vrai dire n'a jamais cessé dans certains courants d'Eglise... Il faut « adapter », et bien plus, y dit-on, que ne l'a fait le concile... Dans nos liturgies, il faut développer un vocabulaire, des symboles, des attitudes, des types de chant... qui soient beaucoup plus en prise sur la culture actuelle et son évolution aussi rapide que profonde...

On comprend également cette tentation, dès lors qu'on s'arrête quelque peu sur la marginalisation croissante de l'Eglise (ou plutôt « des Eglises », les Eglises historiquement issues de la Réforme luthéro-calviniste sont logées à la même enseigne que notre Eglise romaine), à la baisse constante de la pratique dominicale, à la difficulté qu'ont bien des chrétiens pratiquants habituels à entrer dans le vocabulaire et les gestes de la messe, etc. Mais cette posture « libérale » ne résout pas davantage la difficulté pastorale à laquelle notre Eglise est confrontée... Elle relève de la même illusion que celle qui consiste à dire : pour que l'Eglise soit entendue et que l'Evangile soit annoncé, ordonnons des hommes mariés, autorisons les personnes divorcées à accéder aux sacrements, etc... Loin de moi de penser que ce type de questions ne serait pas pertinent, ni qu'il ne faudrait pas souhaiter des évolutions à cet égard (par exemple à l'issue de l'actuel synode romain sur la famille)... Ce que je veux dire est simplement qu'il serait illusoire de croire que la crédibilité de l'Evangile dans notre société « postmoderne » serait d'abord liée à cela. Nos communautés sœurs protestantes nous le montrent de manière suffisamment claire...

Et pourtant, bien sûr, il faut bien tenir compte, et même le plus grand compte, de la culture actuelle dans la liturgie comme dans l'annonce de l'Evangile ; mieux : dans la liturgie, laquelle constitue théologiquement et pastoralement un lieu majeur pour beaucoup d'annonce de l'Evangile... D'où ma première partie :

## 1- Célébrer le mystère du Christ **pour notre monde**

Ce « pour notre monde » a en fait deux sens, qu'il convient d'honorer tous les deux. IL s'agit en effet de célébrer le mystère du Christ « en tenant compte de la culture de notre monde », mais aussi « en faveur de notre monde »

1.1. Je commence par ce second sens, lequel est immédiatement théologique. Célébrer **en faveur de** notre monde, c'est rappeler la fonction « sanctifiante » de la liturgie et particulièrement des sacrements... Mais je ne m'appuie ici sur ce sens que pour être renvoyé à son quasi opposé. Il me paraît important en effet de rappeler que cette fonction sanctifiante, « descendante » en quelque sorte, n'est pas le tout de la liturgie. N'oublions pas sa dimension « cultuelle », « ascendante » en quelque sorte, celle du culte de louange... Elle est même première par rapport à l'autre, comme il est dit à chaque eucharistie : « ...pour la gloire de Dieu et le salut du monde ». Sans doute faut-il préciser : elle est première théologiquement, dans la mesure où c'est en nous reconnaissant comme de Dieu et pour Dieu (dimension cultuelle de louange) que nous sommes instaurés ou restaurés dans notre condition filiale, c'est-à-dire réconciliés avec Dieu (dimension sanctifiante de salut)...

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, il me paraît important, compte tenu de l'actuelle tendance culturelle à participer à la messe dans la mesure où « ça nous fait du

bien »..., de rappeler à nos sœurs et frères chrétiens que l'on ne vient pas à la messe d'abord pour soi-même (auquel cas, on risque bien, comme on le voit fréquemment, ce n'y venir que si cela « nous apporte quelque chose »...) ; on y vient pour Dieu. Dieu, certes, comme il est dit dans une magnifique préface, « n'a pas besoin de notre louange », mais nos chants « nous rapprochent » de lui « par le Christ notre Seigneur »... On retrouve là le vieux thème développé par S. Irénée et S. Augustin (pour une part, dans le sillage des prophètes) : ce n'est pas à Dieu que le culte (les sacrifices, notamment) est utile, mais à nous ; car en lui offrant ce qui lui appartient, nous qui étions « *a-charistoi* » (« ingrats »), nous devenons « *eu-charistoi* » (« gracieux »)...

1.2. Le second sens est, lui, pastoral. Car, célébrer « pour notre monde », c'est tenir compte de **la culture actuelle**... Tous connaissent les principaux traits de cette culture : individualisme, importance du charisme du leader, tendance à l'émotionnel, zapping, désir d'avoir voix au chapitre... Parmi de nombreux points que l'on pourrait développer à cet égard, je me contente d'en signaler deux.

- Le premier, plus négatif, appelle, à mon sens, une certaine résistance de notre part. Résistance à la tentation de « fabriquer » des célébrations de baptême, de mariage, de sépulture..., tellement conformes au désir des personnes que ces célébrations ne font que conforter leur narcissisme, puisqu'elles renvoient une image idéalisée de soi à leurs propres yeux et aux yeux de leurs invités...

-Le second est positif. Il répond à la grave question pastorale et spirituelle de la « réception ». Comment faire pour que les personnes, telles qu'elles sont « formatées » par la culture actuelle, puissent s'approprier la prière de l'Eglise dans nos liturgies ? Car tel est bien l'objectif : réaliser « l'Eglise en prière » ; permettre à tous de pouvoir faire leur la prière de l'Eglise. C'est cette responsabilité pastorale qui requiert, dans la culture de ce temps, de composer avec un nouvel « éthos » liturgique.

Cela vaut particulièrement pour le ministre qui préside. Il ne peut plus se contenter, à mon sens en tout cas, de la bonne exécution des prescriptions du rituel. Il lui faut se préoccuper des bonnes conditions de lieu, de tempo, de chant ou pas, de ton de voix, etc. qui vont favoriser l'appropriation priante de la liturgie de l'Eglise. J'aurai l'occasion dans quelques instants de développer ce point. Disons simplement ici que, par exemple, on peut se demander si, selon l'architecture du lieu où l'on célèbre, le mot d'accueil est à dire du lointain siège présidentiel ou au contraire en s'approchant de l'assemblée ; ou bien, s'il faut se contenter, avant la prière d'ouverture, du « prions le Seigneur » (surtout s'il est chanté, ce qui le neutralise davantage encore) ou d'une invitation plus stimulante ; ou bien, s'il faut prévoir les quelques très courtes phrases de « décodage » de la triple renonciation ou de la triple profession de foi qui permettront aux personnes présentes de pouvoir répondre de manière claire aux questions rituelles : « oui, je le rejette » ou bien « oui, je crois »... Vous devinez que c'est un énorme chantier qui s'ouvre à nous... L'attitude pastorale qui ne jure que par le rituel (« tout le rituel, mais rien que le rituel ») et qui, sous prétexte (par exemple) que les enfants sont baptisés dans la foi de l'Eglise et non pas simplement dans celle de leurs parents, refuse que ces derniers puissent exprimer avec des mots et phrases à eux le point où ils en sont de la foi, me paraît aujourd'hui pastoralement insuffisamment responsable. Tout cela nous oriente vers l'exigence pastorale de célébrer pour notre monde « de façon signifiante ».

## 2- ... de façon signifiante

« De façon signifiante », cela requiert un triple souci: (1) Souci de tenir compte des lois fondamentales qui commandent ce « jeu de langage » particulier qu'est la ritualité ; (2) souci d' « adapter » (à condition – toute la difficulté est là - de se mettre d'accord sur ce que veut dire « adapter » en ce domaine) ; (3) souci de hiérarchiser, c'est-à-dire de valoriser certains rites, parce qu'ils sont de première importance théologique. Ce dernier souci requiert une bonne formation en théologie et, si possible, en histoire de la liturgie.

### 2.1. Deux lois fondamentales de la liturgie en tant qu'elle relève de la ritualité

La liturgie, dont les sacrements, se donne sous une forme particulière qui est celle de la ritualité. Or la ritualité constitue un « jeu de langage » qui a son « monde de vie » (*Lebenswelt*) propre, parce qu'il a ses lois propres. Parmi ces lois, deux me semblent fondamentales et requièrent une attention particulière : (1) « *Ne dites pas ce que vous faites, faites ce que vous dites* » ; (2) « *Pour en faire plus, dites-en moins* » (ou, en anglais de gentleman : « *less is more* »)

#### a- « *Ne dites pas ce que vous faites, faites ce que vous dites* »

Comme tous les termes de notre langue qui se terminent en "-urgie" (du grec "*ergon*" qui désigne l'action, l'oeuvre), la "lit-urgie", comme la "métall-urgie", la "sidér-urgie" ou la "chir-urgie", est d'abord un **agir**. Elle est ainsi opposée aux termes de en "-logie" (du grec "*logos*" qui désigne le discours), lesquels s'appliquent au discours construit et critique de la science : biologie, sociologie, théologie, etc. La liturgie a donc une visée d'emblée opératoire. L'opération, l'agir en question n'est évidemment pas d'ordre technique ; on l'appelle « symbolique ». L'efficacité symbolique n'est pas moindre que l'efficacité technique ; elle est d'un autre ordre. La liturgie en tout cas ne relève pas de la « -logie ». A la différence d'un cours de théologie, elle ne s'adresse pas, ou pas d'abord, à l'intellect. Elle s'adresse à l'être humain tout entier.

- Tout entier, sur le plan personnel, d'abord : son cœur (« mon âme a soif du Dieu vivant », « ma lumière et mon salut, c'est le Seigneur »...), son corps (gestes, démarches, postures...), ses cinq sens (y compris l'odeur d'encens ou le bon goût du vin consacré), sa mémoire (aussi bien visuelle à travers les vitraux ou l'architecture du lieu qu'auditive à travers la manière de chanter un Kyrie ou un Alleluia, un chant d'Avent ou de Carême...). La liturgie sollicite les affects autant et plus que l'intellect. Cela n'est évidemment pas sans risque de dérive vers l'émotionnel. Mais il ne faudrait pas que ce risque empêche d'accorder à l'affectivité la part qui lui revient, car la liturgie est un lieu de « jouissance » (la *fruitio* de S. Augustin) : le Dieu auquel elle s'y adresse est le Bon et le Bien avant d'être le Vrai, il est celui avec lequel « il fait bon » être, et auquel on s'adresse à coups de métaphores et de chants : « goûtez et voyez comme est bon le Seigneur », « dans ta tendresse, écoute-nous, Seigneur », « Entre les mains de notre Père..., nous te laissons partir »... Il est normal que l'on se trouve « bien » dans l'assemblée liturgique, qu'on y ait plaisir à prier et chanter ensemble dans la beauté..., même s'il est vrai bien sûr que l'entre-deux eschatologique dans lequel nous sommes requiert, comme disait S. Augustin, que la *delectatio* soit toujours tempérée par la *moderatio*.

- L'être humain tout entier auquel s'adresse la liturgie est également à comprendre sur le plan collectif de ce « nous » commun qu'est l'Eglise, sujet actif de la célébration liturgique, et de l'Eglise comprise non seulement dans sa dimension actuelle d'assemblée, mais également dans sa dimension historique, puisque les rites liturgiques sont largement le fruit d'une programmation venue d'une longue tradition...

La liturgie n'est donc pas faite pour être « comprise ». Cela ne signifie évidemment pas qu'elle devrait être incompréhensible, mais qu'elle ne doit jamais être intellectuelle, alors pourtant qu'elle doit être vécue comme objectivement intelligente et subjectivement intelligible... La qualité de la participation proprement spirituelle à la liturgie (plus précisément, je le rappelle, à l'action sacerdotale du Christ en elle) n'est heureusement pas proportionnelle au niveau d'études, profanes ou théologiques, des personnes... Cela n'empêche que, dans les actuelles conditions culturelles, une formation théologique suffisante peut être d'un grand secours...

Tout cela fait comprendre que la première loi de la liturgie peut s'énoncer comme une espèce de slogan : *"ne dites pas ce que vous faites, faites ce que vous dites"*. On pourrait ici donner des centaines d'exemples. On se contentera d'en livrer, en vrac, quelques-uns.

\* Inutile d'expliquer au début de la messe du dimanche (l'explication est d'ordre intellectuel) que "nous sommes dans la joie" : que le chant d'entrée lui-même exprime et réalise cette joie...

\* Se contenter d'exécuter la rubrique « prions le Seigneur » sans marquer un bel arrêt permettant à l'assemblée effectivement de se recueillir pour se mettre en prière est fautif...

\* Une belle homélie sur le baptême comme plongée dans la mort avec le Christ (cf. Rm 6) peut être contredite ensuite du simple fait que le prêtre se contente de verser timidement trois gouttes d'eau sur le bout du front de l'enfant !

\* Que l'eucharistie soit un "repas", il est certes bon de le rappeler ; mais que le prêtre ne donne pas le sentiment du contraire en mangeant tout entière l'hostie qu'il vient de rompre en signe de partage, ou plus simplement encore en ne prenant aucun soin de la manière dont il rompt le pain consacré !

\* Rappeler que les lectures de l'Écriture sont proclamées dans l'assemblée comme vivante "Parole de Dieu" est certes une bonne chose ; mais que l'on commence d'abord par manifester un minimum de respect à l'égard du lectionnaire, puisqu'il est porteur de la "Parole de Dieu" ; que l'on ne dégrade pas celle-ci, dans l'assemblée du dimanche, en la lisant à partir d'une simple feuille de papier ou d'un minuscule "Prions en Eglise" ; que le livre ait un "volume" digne de la Parole...

\* Les explications d'ordre historique et théologique sur l'onction de saint-chrême peuvent être fort utiles ; mais elles ont à être données durant une réunion de préparation ; pendant la célébration elle-même, en revanche, l'important est que le saint-chrême sente bon, qu'on en imprègne lentement le front de chaque petit baptisé et que la parole symbolique (« N., comme cette huile sainte imprègne ton front, que le Christ, par l'Esprit-Saint, imprègne toute ta vie ») exprime vraiment ce que fait le geste... Etc.

A mes yeux, tout l'essentiel, sur le plan pratique, est là : faire la vérité de chaque moment rituel. Pour que la liturgie soit reçue et vécue de manière vivante, nous n'avons pas besoin d'un Vatican III qui nous fournirait encore de nouveaux textes d'oraisons ou de prières eucharistiques, ou de nouveaux « symboles » ! Ce dont nous avons besoin,

c'est de mettre ne œuvre de premier degré de créativité qui consiste à habiter de l'intérieur les textes, gestes, postures ou démarches qui sont prévus.

« Prions le Seigneur » : est-ce que ça prie effectivement ?

« Je confesse à Dieu... » : est-ce que ça supplie ?

Le psaume : une lecture supplémentaire, ou bien une prière que, grâce au refrain notamment, l'assemblée s'approprie (« toi qui relèves le pauvre, bénis sois-tu, Seigneur »)

« Acclamons la parole de Dieu » : le « louange à toi, Seigneur Jésus » sonne-t-il comme une réponse jubilante au récit du fils prodigue ou comme une réponse plus retenue, voire presque hésitante au commandement de « prendre sa croix » à la suite de Jésus ?

La procession des dons : quelle qualité des gestes ?

Le Sanctus : on a la tête au ciel devant la majesté de Dieu, ou non ?

« Rendons grâce au Seigneur notre Dieu » : le prêtre en disant cela cherche la page dans son missel ou est lui-même en état d'action de grâce ?

« Faisant ici mémoire..., nous t'offrons... » : quelle force spirituelle dans la manière de le dire ?

La procession de communion : on attend son tour comme au guichet de la gare, ou bien chaque pas a son poids spirituel...

Pour nous, Occidentaux, sans cesse portés à vouloir maîtriser le monde à coup d'idées, l'acceptation de ce type de langage, plus d'ordre "comportemental" que mental, est difficile. Nous sommes enclins à expliquer les symboles plus qu'à les bien mettre en oeuvre. Or, expliquer un symbole, c'est manifester qu'il ne fonctionne pas (ou mal), comme symbole... La liturgie risque alors de dériver vers la "-logie" explicative ou moralisatrice ; elle devient bavarde et ne laisse pas aux rites leur chance de fonctionner, noyés qu'ils sont dans un flot de paroles... Si de très sensibles progrès ont été accomplis, il demeure encore beaucoup à faire.

### **b- « Less is more »**

Cette même « ascèse » par rapport au bavardage explicatif est requise pour une autre raison, connexe à celle qui vient d'être évoquée. La liturgie se tient dans l'ordre de la ritualité. De ce fait, elle fonctionne à coup de symboles. Or, l'une des caractéristiques majeures du symbole est sa **sobriété**. En effet, la fonction fondamentale du symbole est de « représenter ». Pour cela, il suffit bien souvent de « trois fois rien » : même sale ou déchiré ou de petite taille, le drapeau représente la nation ; deux notes de chant grégorien suffisent pour nous plonger dans la liturgie latine des siècles antérieurs ; un peu de pain et de vin, et voilà « la terre et le travail des hommes » qui sont rendus présents dans la liturgie de l'eucharistie, etc. Dès lors, la liturgie invite à deux choses :

- Elle invite d'abord à faire confiance à la **puissance du symbole**. Puissance, car le symbole peut changer le monde : Willy Brandt à Auschwitz, Helmut Kohl et François Mitterrand se donnant la main devant l'ossuaire de Douaumont, Jean-Paul II au mur des Lamentations de Jérusalem, un drapeau brûlé devant les caméras, ou hissé au sommet d'un mât... etc. A chaque fois, il s'agit pourtant de presque rien... Oui, mais ce « trois fois rien » « re-présente » tellement ! C'est avec des symboles qu'on fait la paix (deux chefs d'Etat se donnant la main)... ou qu'on déclenche la guerre (un drapeau national que l'on brûle ou que l'on piétine)... De même, le marquage d'un bébé par la croix du Christ sur le

front, la bouche, le cœur est symboliquement (« sacramentellement ») lourd de signification ...

- En second lieu, la liturgie invite à la **pudeur** ou à la « réserve ». Cette réserve est d'ailleurs parfaitement en harmonie avec le temps eschatologique de l' « entre-deux » dans lequel nous sommes selon la foi chrétienne : certes, le monde est « déjà » sauvé par le Christ, mais trop d'immenses drames dans ce monde et parfois dans les vies personnelles viennent douloureusement rappeler que ce n'est « pas encore » la victoire définitive sur le mal... Voilà pourquoi, selon les termes de St Augustin, la « *delectatio* » requiert la « *moderatio* ». Les liturgies criardes sont impudiques...

La devise du gentleman britannique, *less is more*, illustre bien ce que nous voulons dire ici : « dites-en moins pour en faire plus... ». Certes, il ne faut pas donner dans une telle réserve que l'on en reviendrait au cérémonial de cour impériale où le code rituel est si strict qu'il ne laisse plus de place à la personne. Dieu désire des personnes libres, pas des marionnettes... Mais entre le pôle « froid » de la liturgie (avec dérive possible vers le pur « cérémonial » rubriciste) et son pôle « chaud » (avec dérive possible vers l'ambiance « dionysiaque » où l'on « s'éclate »), il y a un large espace ; le curseur entre les deux n'est d'ailleurs pas à la même place selon que l'on a affaire à un grand rassemblement de jeunes aux JMJ ou à une paroisse ordinaire...

c- La responsabilité des principaux acteurs de la liturgie (prêtres, diacres et laïcs animateurs) est grande à cet égard. Certes, ce n'est pas la « validité » qui est ici en cause (la grâce de Dieu ne dépend pas de la qualité morale ou spirituelle des ministres) mais bien la fécondité de l'action liturgique dans la vie de la communauté paroissiale et dans celle des chrétiens. Or la « manière » appartient à cette fécondité dans la mesure où elle joue sur la qualité de la réception par la foi. C'est une évidence pastorale !

## 2.2. « Adapter », oui, mais comment ?

Adapter : c'est évidemment une nécessité pastorale... Se contenter de respecter, même « pieusement » les rubriques me paraît une attitude pastoralement irresponsable, car on ne se préoccupe pas, alors, de savoir comment les frères et sœurs chrétiens peuvent s'approprier la prière de l'Eglise... Or, c'est cela qu'il faut viser. Pour cela, il faut bien voir que la difficulté n'est pas nécessairement dans les mots mêmes de la liturgie ; elle est souvent en amont, en quelque sorte, je veux dire dans la manière dont prie l'Eglise. Prenons l'oraison du IV<sup>e</sup> dimanche ordinaire : « *accorde-nous, Seigneur, de pouvoir t'adorer sans partage, et d'avoir pour tout homme une vraie charité* » ; ou bien celle du X<sup>e</sup> dimanche : « *Seigneur, source de tout bien,/ réponds sans te lasser à notre appel:/ inspire-nous ce qui est juste,/ aide-nous à l'accomplir.* » Il est difficile de faire plus simple. Le « chrétien moyen » peut évidemment comprendre chaque mot, chaque membre de phrase et l'ensemble de la phrase... Et pourtant, il semble que de nombreux fidèles, y compris parmi les « pratiquants » habituels, ont quelque mal à prier avec ce genre de formule.... C'est clair : la difficulté est bien souvent ailleurs que dans les mots eux-mêmes...

Il n'en demeure pas moins que la responsabilité pastorale requiert que l'on se préoccupe aussi des mots. A titre d'exemple, arrêtons-nous un instant sur la renonciation et la profession de foi, tant ils nous paraissent exemplaires pour le présent propos... La question pastorale qui se pose est : comment permettre aux participants de

bien « entendre » ce dont il s'agit, sans céder à la tentation de l'explication théologique intellectuelle ? Pour ma part, je commence par faire avancer devant le prêtre les parents et parrains / marraines : geste symbolique qui marque le passage au troisième temps de la célébration (après l'accueil dans l'Eglise par le signe de la croix et l'écoute de la Parole de Dieu). Je procède ensuite rituellement (donc toujours symboliquement) en deux temps. D'abord, la personne laïque de l'équipe baptême qui est présente (généralement) à la célébration fait une brève opération de « décodage » de la question qui va suivre. Par exemple : « le péché règne là où règne la loi du plus fort et du chacun pour soi ». Le prêtre enchaîne alors avec les mots de l'Eglise : « Vous donc, pour vivre dans la liberté des enfants de Dieu, rejetez-vous le règne du péché ? ». De même, avant la seconde question : « le péché règne là où règnent les idoles, telles que le 'toujours plus' en argent ou le 'toujours plus' en consommation » ; et le prêtre enchaîne : « vous donc, pour vivre dans la liberté des enfants de Dieu, rejetez-vous le règne des idoles ? », et ainsi de suite. De même, pour la profession de foi. La personne laïque décode de manière rituelle, par exemple, en disant : « L'Eglise croit en Dieu comme Père créateur. Elle croit donc que Dieu fait tout homme ou femme à son image qu'ainsi Dieu nous donne tout homme ou femme comme frère ou sœur à aimer » ; et le prêtre enchaîne : « Et vous, croyez-vous en ce Dieu, Père et Créateur ? », etc... Pour autant qu'on puisse en juger, cette manière de faire est liturgiquement efficace : elle permet, sans avoir à tenir de discours théologique verbeux et intellectuel, de donner aux mots de l'Eglise quelque chose de ce poids existentiel sans lequel ils demeurent inaudibles. En tout cas, je vois fréquemment les personnes non seulement répondre clairement « oui, je le rejette » ou « oui, je crois », mais le faire en hochant la tête... Bien entendu, si vous leur demandez après la célébration ce que le prêtre a dit à ce moment-là, elles ne se souviendront pas. Elles n'ont pas à le faire, ai-je dit, puisque la liturgie ne s'adresse pas d'abord à l'intellect. Il n'en demeure pas moins qu'elles sont capables de vous dire alors : « merci, mon Père, c'était un beau baptême », réflexion dont on est fondé à penser qu'elle exprime autre chose qu'une simple politesse : les personnes ressortent de l'église plus « croyantes » qu'elles n'y sont entrées...

### 2.3. Hiérarchiser

C'est une évidence : tout n'est pas de même importance théologique dans la liturgie. Or, ces différences de niveau entre les rites doivent apparaître ; ce n'est bien souvent pas, ou pas assez, le cas...

Il est des rites de niveau théologiquement supérieur, d'autres de niveau médian, d'autres encore de niveau inférieur, et même « très inférieur ». Je ne vais pas m'amuser ici à les classer ici par ordre d'importance. Je voudrais juste attirer l'attention sur le fait que célébrer le mystère du Christ « de façon signifiante » implique qu'apparaisse clairement ces différences de niveau... La purification des vases sacrés n'a évidemment pas la même importance que la fraction du pain : celle-ci est de premier niveau théologique ; l'autre est de niveau très inférieur, ce qui veut dire concrètement qu'elle n'a pas à être faite à l'autel lui-même où elle donne le sentiment, surtout quand elle donne lieu à une mise en scène précautionneuse, d'avoir une portée bien plus importante que la fraction ! Qu'on la fasse donc là où cela est prévu : à la crédence ; éventuellement même, après la messe...

Je viens de parler de la fraction du pain. Comment, sans ostentation, la mettre en relief ? J'ai dit précédemment l'importance de premier plan du signe de paix, lequel ne



forme qu'une seule figure sacramentelle avec la fraction du pain et la démarche de communion... Je pourrais évoquer la proclamation de la Parole de Dieu (avec élévation du Livre, car ce Livre est le « tabernacle » ou le « sacrement » de la Parole de Dieu, et acclamation au « Seigneur Jésus », car ce Livre n'est QUE sacrement de la Parole, laquelle est le Christ lui-même), la Prière Universelle (à condition qu'elle soit pas réduite à une litanie d'intentions générales et généreuses lues dans un ouvrage où elle a été préparée depuis six mois, donc sans référence à l'actualité récente...), la procession des dons, le « Amen » final de la solennelle doxologie qui termine la prière eucharistique, la communion sous les deux espèces (au moins pour tous les ministres qui donnent la communion...). Etc., etc.

Bref, pour célébrer, dans notre monde actuel, le Mystère du Christ « de façon signifiante », il est plus important de se soucier de la qualité priante et chantante du psaume, dans lequel les enfants aussi peuvent entrer, que de se demander quoi inventer de neuf pour la procession des dons... Il est plus important d'aider l'assemblée à vivre intérieurement ce que dit le « Je confesse à Dieu » (pourquoi ne pas s'incliner à ce moment-là ?) que de créer trois phrases de supplication pour le Kyrie qui, faute de climat, vont passer totalement inaperçues... Bien entendu, je ne dis pas qu'il ne faut pas se préoccuper aussi de « créer » du neuf..., mais que cela ne doit pas masquer ce qui est bien souvent plus important dans la hiérarchie des rites : un psaume qui permette vraiment la prière de louange ou de supplication de tous ; une procession de communion où chaque pas puisse être habité spirituellement ? etc.

Ma conclusion :

- 1- Le plus important, particulièrement dans notre culture actuelle : faire la vérité de chaque moment rituel...
- 2- Des rites liturgiques qui « brillent par leur noble simplicité » (Constitution sur le Liturgie, n° 34).